H-L 18/a 11000/P Ch. Ravel 53050 343

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX ÉCOLES DE MÉDECINE

POUR

L'OUVERTURE SOLEMNELLE

DES

ECOLES DE CHIRURGIE,

Le 22 Novembre 1772,

Par Mᵉ CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS ANDRY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Professeur de Chirurgie en Langue françoise.

Combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins.

A PARIS,

Chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, *rue Mignon Saint André des Arcs.*

M. DCC. LXXIII.

1773

BELLOWS
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MONSIEUR GEOFFROY,

Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ancien Profeſſeur des Ecoles, Membre de la Société de Botanique de Florence & de pluſieurs autres Académies, Secrétaire du Roi, Maiſon, Couronne de France & de ſes Finances.

MONSIEUR,

UNE Épitre dédicatoire n'eſt le plus ſouvent qu'un tribut humiliant de menſonges payé à l'orgueil par la vanité ou par l'intérêt. Malheur à tout écrivain aſſez lâche pour

prostituer au vice les hommages dus à la vertu. On n'aura jamais ce reproche à me faire. A qui viens-je en effet offrir mes premiers essais? C'est à un ami sensible ; c'est à un sage éclairé ; c'est à un Médecin philosophe qui joint aux agrémens de la Littérature la profondeur des connoissances, qui, après avoir observé la Nature comme Réaumur, sçait la peindre comme Lucrece. Mais je sens qu'il faut m'arrêter ici. L'éloge que j'allois tracer n'appartient qu'à la plume brillante de l'Auteur du Livre de Melancholiâ. *Qu'il me soit seulement permis, Monsieur, de m'honorer aux yeux du Public d'une amitié qui impose l'obligation d'être honnête, vertueux, humain. Je suis, avec l'estime & la vénération dues aux talens & aux vertus,*

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

ANDRY.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX ÉCOLES DE MÉDECINE

POUR

L'OUVERTURE SOLEMNELLE

DES

ÉCOLES DE CHIRURGIE,

Le 22 Novembre 1772.

UN grand homme de la Grece, accoutumé à enchaîner par la force de ſon éloquence un peuple poli, délicat, ſingulierement jaloux de ſa liberté, Périclès, ne montoit jamais dans la tribune aux harangues, qu'il ne ſe fût dit à lui-même: ſouviens-toi, ô Périclès, que tu vas parler à des Grecs. Vous vous rendrez juſtice,

Meſſieurs, & je n'aurai pas de peine à me la rendre à moi-même. Les reſſources du génie & de l'éloquence vont manquer à l'Orateur, qui ſe ſent accablé d'avance par l'idée qu'il s'eſt formée & des lumieres & de la pénétration des Juges qui vont l'entendre. Pourquoi n'ai-je pas donc ſçu profiter de l'avertiſſement que me donnoient & ma foibleſſe & votre ſupériorité? Un ſentiment fait pour donner du reſſort à l'ame m'a élevé au-deſſus de toutes les conſidérations qui devoient m'arrêter. Je me ſuis ſouvenu que j'étois citoyen; j'ai vu des devoirs à remplir, & j'ai oſé faire l'eſſai de mes forces. Comment en effet aurois-je pu reſter oiſif dans le ſein d'une compagnie qui renonceroit à ſon exiſtence ſi elle ceſſoit un moment d'être utile? Je crains à la vérité qu'on ne me compare à ce Philoſophe qui, dans une ville aſſiégée, s'occupoit à remuer ſon tonneau vuide pour ne pas paroître tout à fait déſœuvré parmi tant d'hommes qui travailloient utilement pour la patrie. Mais, au reſte, de quelque maniere qu'on apprécie mon travail, il eſt une récompenſe qui ne peut m'échapper; je la trouve dans mon cœur & dans le témoignage conſolant que je puis me rendre à moi-même d'avoir au moins voulu bien faire. Quand vous jettez les yeux

ſur ces monumens dont le génie de l'Architecture ſemble avoir donné lui-même le deſſein, frappés d'admiration en voyant une ordonnance belle, grande, majeſtueuſe, d'une richeſſe qui étonne, & en même temps d'une ſimplicité qui ſemble demander à l'œil compte de ſon étonnement, vous vous écriez, *VOILA L'OUVRAGE DU GÉNIE.* Mais êtes-vous aſſez injuſtes pour oublier ce que l'Architecte doit à tant de mains différentes qui ont préparé, pour ainſi dire, la matiere de ſon triomphe? Oui, Meſſieurs, que les de Juſſieu, que les Petit, que les Geoffroy, que les Macquer, que les Roux, que les d'Arcet, dans l'empire de la Phyſique, ſe chargent d'élever des édifices, je ſerai trop heureux ſi je puis leur tirer de la carriere une pierre brute dont leur génie ſçaura faire l'emploi.

L'objet que je me propoſe de traiter devant cette illuſtre Aſſemblée eſt de faire voir combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins Grecs & Arabes. J'examinerai enſuite quels ſont les progrès que cette ſcience a faits depuis le moment de la renaiſſance des Lettres juſqu'à nos jours. C'eſt l'hommage le plus noble, le plus légitime que je puiſſe préſenter à ma Compagnie; c'eſt me parer à ſes yeux de toutes

ſes richeſſes. Doïs-je compter, Meſſieurs, ſur votre indulgence ? J'ai pour l'obtenir deux titres qu'on ne me conteſtera pas, votre généroſité naturelle & le beſoin que j'en ai.

PREMIERE PARTIE.

Combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins Grecs & Arabes.

L'ANATOMIE, Meſſieurs, eſt la baſe ſur laquelle doivent porter toutes les autres connoiſſances de Médecine. C'eſt là une de ces vérités reconnues qu'on ne s'arrête pas à prouver, il ſuffit de l'énoncer. Mais s'il eſt quelque partie dans la Médecine qui ait beſoin à chaque moment du ſecours de l'Anatomie, c'eſt ſans doute la Chirurgie. Je ne crains point de le dire, la Chirurgie n'eſt qu'un art meurtrier, quand elle marche au haſard ſans avoir pour guide la connoiſſance préciſe de la ſtructure de chaque partie. La Fable nous repréſente Prométhée dérobant le feu ſacré dont il avoit beſoin pour animer ſon ouvrage, & cet ouvrage, c'étoit l'homme. Le Chirurgien eſt un autre Prométhée ; il va emprunter au flambeau

de l'Anatomie le rayon bienfaiſant de lumiere qui doit l'éclairer ſur les moyens de redonner à l'homme l'exiſtence qu'il va perdre. La Chirurgie étant unie à l'Anatomie par des liens ſi étroits, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait ſuivi les mêmes phaſes que l'Anatomie elle-même a éprouvés. Je conſulte en ce moment les faſtes de l'Anatomie; j'entre dans un champ vaſte, immenſe, où, dans le ſilence de la mort, le génie de l'Obſervation oſe interroger la Nature, & la force de donner des réponſes. J'ai à peine parcouru le vaſte champ de l'Anatomie, & dès ſon entrée je ſuis dans le cas de m'écrier avec ce Philoſophe, courage, courage, je ne vois que des pas d'hommes. Vous m'entendez, Meſſieurs, c'eſt-à-dire, que je vois par-tout les traces des Médecins. L'Anatomie eſt une ſcience créée toute entiere par les Médecins. Mânes des Gliſſon, des Véſale, des Fallope, des Riolan, des Euſtache, des Virſungus, des Littre, des Pecquet, des Malpighi, des Winſlow, des Ferrein, paroiſſez ici couronnés des rayons de gloire que vous ont mérité vos découvertes. Oui, Meſſieurs, on peut l'avancer hardiment, une nouvelle maniere de faire un cours d'Anatomie devant des gens inſtruits ſeroit de préſenter par ordre la liſte de tous

les Médecins qui ont cultivé avec ſuccès l'Anatomie ; chaque nom rappelleroit une découverte, ou feroit renaître l'idée d'une ſtructure bien développée ; & en finiſſant par le nom de Petit, toute l'hiſtoire de l'Anatomie auroit été donnée d'une maniere complette. On vous a préſenté, Meſſieurs, l'année derniere (1), un tableau en grand des progrès que l'Anatomie avoit faits entre les mains des Médecins : rien ne manquoit à ce tableau, ſoit pour le fonds de la compoſition, ſoit pour le brillant du coloris. J'oublie les intérêts de l'amour propre en vous rappellant ce qui mérita pour lors vos applaudiſſemens ; c'eſt vous mettre dans le cas de deſirer que la même main ſe chargeât aujourd'hui de remplir l'objet que j'ai en vue. Mais vous vous ſouviendrez, Meſſieurs, qu'il eſt pour l'éloge des grands hommes une éloquence à la portée de tout le monde, c'eſt le récit ſimple & ſans appareil de leurs actions ; auſſi je ne ſonge en ce moment qu'à expoſer ſans faſte tout ce que vous avez fait pour le bien de la Chirurgie. Vos travaux vous loueront mieux que mes paroles.

(1) Diſcours prononcé le premier Décembre 1771, par Me Noël-Marie de Gévigland, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profeſſeur de Chirurgie en Langue françoiſe.

Un homme a paru dans l'antiquité. Génie vaſte & profond, il embraſſa, dans le plan de ſes études, la Nature entiere, & parut en état de ſe meſurer avec elle : génie d'ordre & de lumiere, il raſſembla de tous côtés des matériaux immenſes, mais qui étoient épars çà & là, & qui, pour s'arranger & former un bel enſemble, attendoient la lyre de ce nouvel Orphée : génie ſage, il enchaîna ſon imagination, & ne voulut voir que ce que la Nature lui montroit. Tous les écrits d'Hyppocrate portent partout l'empreinte de cette raiſon froide & tranquille qui peſe, diſcute tout, & n'admet que ce qui porte le caractere ſacré de la vérité. Quintilien diſoit que la pierre de touche, pour s'aſſurer des progrès qu'on faiſoit dans l'éloquence, étoit le goût que l'on ſentoit pour les écrits de Cicéron : il eſt également une pierre de touche à laquelle on reconnoîtra ſi un homme eſt né pour la Médecine ; c'eſt au degré d'eſtime qu'il aura pour la maniere de voir d'Hyppocrate. Ce Médecin fut un aſſez grand homme pour que ſon ſiecle ne voulût pas courir les riſques d'être injuſte à ſon égard, & devançât en ſa faveur le jugement de la poſtérité qui l'a toujours appellé le Dieu de la Médecine.

Hyppocrate avoit des connoiſſances très-profondes en Chirurgie. Il avoit pour maxime que ce que les médicamens ne guériſſent pas, le fer le guérit, & que ſi le fer ne ſert de rien, il faut avoir recours au feu ; il cautériſoit la poitrine & le dos des phtyſiques ; dans la goutte, dans la ſciatique, il appliquoit le feu aux doigts des pieds, des mains, à la hanche ; il faiſoit l'opération de l'empyeme quand les autres remedes lui paroiſſoient inſuffiſans ; il faiſoit la ponction dans l'hydropiſie aſcite ; il n'épargnoit pas les ſcarifications dans les cas où il eſt important d'en faire ; il a laiſſé d'excellentes choſes ſur la réduction des luxations & des fractures ; il faiſoit l'opération du trépan, & rien de ſi ſage & de ſi bien vu que ce qu'il dit ſur les cas qui requierent cette opération.

Il eſt dans les Arts une filiation de progrès que le Philoſophe aime à ſuivre. Je vais prendre cette marche, & vous préſenter rapidement, Meſſieurs, ce que chaque deſcendant d'Hyppocrate a fait en ſon particulier pour le bien de la Chirurgie.

Dioclès, Praxagore, Eraſiſtrate cultivoient avec ſuccès la Chirurgie. Le premier inventa un inſtrument pour tirer le fer d'une fleche lorſqu'il eſt reſté dans la playe, & cet inſtru-

ment portoit encore, du temps de Celſe, le nom de ſon inventeur.

Le ſecond, dans la maladie qu'il appelloit iléus, lorſque les remedes internes ne réuſſiſſoient pas, avoit la hardieſſe de faire une inciſion au ventre & aux inteſtins qu'il recouſoit enſuite.

Eraſiſtrate, dans le ſcirrhe du foye, & dans les tumeurs qui ſurviennent à ce viſcere, oſoit inciſer le ventre, mettre le foye à découvert & appliquer immédiatement ſur ce viſcere les remedes qui lui paroiſſoient convenables.

Aſclépiade ouvroit dans l'eſquinancie, tantôt les veines du bras, tantôt celles de la langue, tantôt celles du front, & même celles des angles des yeux: il appliquoit de plus des ventouſes ſcarifiées. Si ces remedes étoient ſans ſuccès, il ſe permettoit de faire une inciſion aux amygdales; il en venoit même, quand les circonſtances l'exigeoient, à la laringotomie.

Aretée eſt le premier qui ait mis en uſage les véſicatoires. Dans les grandes douleurs de tête, il tiroit du ſang des veines qui ſont au dedans du nez, ſoit à l'aide de deux inſtrumens de ſon invention, ſoit à l'aide d'une plume d'oye dont le bout du tuyau étoit coupé en forme de dents de ſcie.

Celſe nous a laiſſé des morceaux précieux ſur la Chirurgie. Ses ouvrages peuvent être regardés comme une mine d'or que pluſieurs modernes ont fouillée avec avantage, mais qu'ils ont oublié d'indiquer. On trouve dans Celſe l'opération de l'abaiſſement de la cataracte expoſée d'une maniere très-claire. La méthode de M. Foubert, de traiter les fiſtules à l'anus, n'étoit-elle pas celle que Celſe recommande d'employer d'après Hyppocrate ? Seulement au lieu d'un ſtilet de plomb, c'étoit un fil de lin que Celſe paſſoit dans la fiſtule : tous les jours il ſerroit ce fil juſqu'à ce que tout le trajet fiſtuleux fût emporté. Il eſt à propos de lire avec attention ce que Celſe nous a laiſſé ſur l'opération de la taille. Un Médecin de nos jours, qui a pratiqué la Lithothomie avec les ſuccès les plus brillans, le célebre Raw, annonçoit volontiers les obligations qu'il avoit à Celſe. Quand on le preſſoit de dire quelque choſe ſur la méthode qu'il ſuivoit, & dont il faiſoit un ſecret, ſon cri de guerre étoit, *lege Celſum*, liſez Celſe.

Il ne faut que jetter les yeux ſur les ouvrages de Galien pour s'appercevoir qu'il étoit très-ſçavant en Chirurgie. Sur la maniere de remédier aux fractures & d'en conduire la cure, il

donne d'excellens préceptes dont pluſieurs modernes ſe ſont enrichis volontiers; & comme lorſqu'on eſt riche on ne ſçait plus être reconnoiſſant, on n'a pas ſongé à faire mention de la ſource dans laquelle on avoit puiſé.

Oribaſe employoit ſouvent & avec le plus grand ſuccès les ſcarifications : il ne permettoit l'uſage des eſcarrotiques que dans les amputations. Ce Médecin avoit très-bien obſervé qu'ils n'arrêtoient le ſang que pour un temps, & qu'après la chûte de l'eſcarre, l'hémorragie ſe renouvelloit avec plus de force qu'auparavant.

Sous le regne de Néron, on vit paroître Moſchion. Sous les mains de ce grand homme l'art des Accouchemens prend une forme nouvelle ; des préjugés meurtriers ſont détruits, & la nature trouve des reſſources dont elle avoit beſoin. Moſchion a écrit ſur les accouchemens, & je ne crains point de le dire, il a enlevé aux modernes preſque tout ce qu'ils avoient à découvrir. On doit à Moſchion ce théoreme ſi intéreſſant dans l'art des Accouchemens, que c'eſt à la poſition des pieds qu'il faut ramener toutes les poſitions contre nature. Il s'éleva avec force contre l'uſage des crochets : il ſoutint que quand le placenta ne cédoit point aux efforts doux, modérés que l'on faiſoit pour l'extraire, il fal-

loit introduire ſa main avec précaution dans la matrice, & tandis qu'on tenoit le cordon d'une main, on devoit avec l'autre détacher le placenta.

Moſchion, comme Médecin, a porté ſes vues ſur les maladies des femmes enceintes, ſur les ſuites de couches, ſur les maladies des enfans, & il y a nombre de choſes excellentes à recueillir ſur ces différens objets.

Paul d'Egine eut la gloire de développer avec beaucup de clarté la doctrine de Moſchion. On trouve dans ce qu'il a écrit ſur les plaies & ſur les abcès des vues intéreſſantes. Ce Médecin ſage proſcrit ce nombre prodigieux d'emplâtres, d'onguens de toute eſpece deſtinés, pour ainſi dire, à étouffer l'action de la nature, qui par un principe d'activité qu'elle n'emprunte que d'elle-même, tend ſans ceſſe à ſe réparer, à ſe régénérer. Paul d'Egine eſt le premier qui, dans l'ophtalmie, ait conſeillé d'ouvrir les veines jugulaires. On s'arrête avec plaiſir à ce qu'il dit ſur les différentes eſpeces d'anévriſmes & ſur les différens traitemens qui leur conviennent.

Je touche actuellement, Meſſieurs, à une époque que je voudrois pouvoir effacer des annales de la Médecine. Il fut donc un temps

où

361

où je ne ſçais quel eſprit de vertige fit imaginer que la dignité de Médecin ſe trouvoit compromiſe par l'exercice des opérations de Chirurgie. Retranché dans une oiſiveté dédaigneuſe, le Médecin, c'eſt-à-dire un Philoſophe, trouva de la honte à pratiquer un art qui ſervoit ſi bien l'humanité. Le manuel de cet art intéreſſant fut livré à de vils eſclaves; la pareſſe vit un travail de moins; l'orgueil crut s'aſſurer de plus en plus le droit de commander. Que produiſit une pareille révolution? La branche qu'on avoit ſéparée du tronc de l'arbre ſe flétrit, la ſeve ne couloit plus pour l'animer; à proprement parler, la Chirurgie ceſſa d'exiſter juſqu'au moment où elle fut en quelque façon rappellée à la vie par d'autres Médecins faits pour donner la loi à leur ſiecle, & briſer les entraves du préjugé.

C'eſt vers le temps où les Arabes parurent qu'il faut fixer l'époque de la ſéparation de la Chirurgie d'avec la Médecine.

Les progrès de la Chirurgie furent peu marqués entre les mains des Arabes. Il en eſt cependant aux travaux deſquels il faut rendre juſtice: tels ſont Rhaſès, Avenzoar, Albucaſis.

Rhaſès eſt le premier qui ait donné la deſcription du ſpina ventoſa, qu'il diſtingue du pædartrocace. En traitant du cancer, il obſerve

judicieuſement que l'extirpation ne doit être tentée que dans les cas où l'on peut ſe flatter de détruire juſqu'aux dernieres racines.

Avenzoar a traité le premier, & d'une maniere intéreſſante, ce qui concerne l'abſcès au médiaſtin. La diſphagie, ou la difficulté d'avaler les alimens, eſt une maladie qu'on ne trouve décrite chez aucun des Ecrivains qui l'ont précédé. Parmi les moyens curatifs, il propoſe d'introduire dans la bouche, au-delà de l'obſtacle, un tube par le moyen duquel on puiſſe faire avaler du lait ou d'autres alimens liquides. D'après cela on voit à quoi ſe réduit une prétendue découverte que l'on a beaucoup fait valoir de nos jours.

Albucaſis combattit avec force les préjugés qui s'oppoſoient à l'avancement de la Chirurgie. Il parut réuſſir. La Chirurgie reprit un peu vigueur. Il connoiſſoit la ligature de l'artere & faiſoit grand uſage du cautere actuel. Il eſt le ſeul de tous les anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération.

Sous les ſucceſſeurs des Arabes, je vois la Chirurgie ſouffrir une éclipſe preſque totale. Dans ce temps la Médecine devint le partage des Eccléſiaſtiques. On auroit pu imaginer qu'une

pareille révolution ſeroit favorable aux progrès de l'art. En effet, que ne pouvoit-on pas attendre d'hommes qui, par état, ne doivent avoir d'autre occupation que celle de l'étude, d'hommes que le poids des ſoins d'ici bas ne courbe pas ſans ceſſe vers la terre, d'hommes enfin dont l'ame dégagée, pour ainſi dire, du commerce des ſens, va planant au-deſſus de la petite ſphere qui renferme nos craintes & nos eſpérances, ſe perdre juſques dans le ſein de la Divinité. Et quelle étude plus capable d'élever l'ame que celle des différentes ſciences qu'embraſſe la Médecine. Oui, Meſſieurs, l'étude des choſes naturelles eſt la théologie la plus ſublime qu'on puiſſe connoître. Galien démontroit l'exiſtence de la Divinité par la ſtructure du pouce. Un grand Archevêque, l'ornement de l'humanité, la gloire de l'éloquence, Fénelon, prouve avec ces graces d'une élocution ſi douce, ſi touchante, ſi perſuaſive, prouve que l'organiſation ſeule de la langue eſt une des plus belles démonſtrations de l'exiſtence de Dieu. La Médecine auroit pu s'avancer entre les mains des Eccléſiaſtiques, tout le contraire cependant eſt arrivé; il ſemble que leurs mains ne ſe ſoient étendues vers ce grand arbre que pour le ſécher en quelque façon juſques dans

ſes racines. Les diſgraces qu'eſſuya la Médecine furent encore plus marquées pour la Chirurgie. Cette maxime, *Eccleſia abhorret à ſanguine*, porta le coup mortel à la Chirurgie. Mais n'arrêtons pas plus long-temps nos regards ſur des objets faits pour attriſter. Voyons la Chirurgie ſortir avec la Médecine du nuage qui la couvre : c'eſt ce que je vais m'appliquer à faire voir dans la ſeconde partie de ce diſcours.

SECONDE PARTIE.

Quels progrès fit la Chirurgie au moment de la renaiſſance des Lettres.

C'EST une loi ſagement établie dans l'économie animale, que le repos ſuccede au mouvement, qu'un ſommeil doux & tranquille vienne à des intervalles réglés plonger dans l'engourdiſſement une machine que la continuité de ſon action auroit bientôt épuiſé. En ſeroit-il de même, Meſſieurs, pour la raiſon humaine ? auroit-elle ſes momens marqués de force & de mouvement, de langueur & de ſommeil ? Qu'on parcourt les différens âges du monde, à meſure que les différens ſiecles paſſent

en revue, on éprouve les mêmes impreſſions que reſſent celui qui paſſe ſubitement d'un lieu fort éclairé dans un endroit fort obſcur. Ici on rencontre un ſiecle de lumiere, de philoſophie, d'humanité, bien-tôt après on eſt forcé de détourner ſes regards ; il ne ſe préſente plus qu'un ſiecle de ténebres, de ſuperſtitions groſſieres, de barbarie. A quoi tiennent donc ces révolutions étranges de l'eſprit humain ? faut-il les rapporter à la diſpoſition différente, à la ſtructure mieux ordonnée de nos organes ? faut-il accuſer les influences du climat, ou la combinaiſon de cauſes, tant phyſiques que morales, dont l'action ſe dérobe à nos yeux ? Ne pourroit-on pas croire que la nature, toujours uniforme dans ſon plan, malgré les variétés qu'elle y jette ſans ceſſe, laiſſe tomber à peu-près pour chaque ſiecle la même doſe d'eſprit & de génie, que la différence qui s'obſerve provient du dégré de mouvement différent, imprimé à l'eſprit qui exiſte pour chaque ſiecle. Ainſi le feu central, qu'on pourroit regarder comme l'eſprit du globe terreſtre, demeure en certains tems plongé dans l'inertie, ne donnant aucun ſigne de ſon exiſtence ; mais un choc ſurvient-il, l'élément du feu, par l'impulſion qu'il reçoit, reprend ſon activité, il éclate, il briſe les liens

qui l'arrêtoit, & déploie avec force ſon action, ſur tout ce qu'il rencontre. Quel ſpectacle plus intéreſſant pour un Philoſophe que la ſuite des progrès différens de la raiſon humaine, & le développement de ſes connoiſſances dans les différens ſiecles & les différens climats. On voit les Sciences naître d'abord en Egypte, ſe placer en quelque façon ſous la garde des Dieux, & s'envelopper du voile myſterieux dont la Religion des Egyptiens aimoit à ſe couvrir. Les Grecs trouvent le moyen de dérober aux Egyptiens le feu ſacré des ſciences qu'ils étoient jaloux d'entretenir ſeuls, le dépôt des connoiſſances s'augmente, chaque Philoſophe ajoute quelque choſe à un édifice imparfait; mais bien-tôt la Grece dégénere, ſon gouvernement ſe corrompt, le deſpotiſme étend ſes chaînes de tous côtés, le génie ſe flétrit, ſe deſſeche, & la Philoſophie ſe tait. Rome victorieuſe va bien-tôt recevoir la loi des vaincus; elle trouve ſes maîtres dans ce qu'elle appelle ſes eſclaves; les Sciences en refluant de la Grece vers Rome adouciſſent des mœurs trop féroces, & font naître des jours brillans, qui cependant ne ſont pas de longue durée; l'Empire s'ébranle, ſe diviſe, Rome n'eſt plus. L'Europe eſt en proie aux Barbares, les révo-

lutions ſe ſuccédent, & les Arabes s'élevent.

Pendant quatre ſiecles on voit quelques éclairs briller par intervalles dans une nuit fort obſcure ; mais on étudie moins la nature que les opinions, je dirois preſque les délires des Philoſophes Grecs ; on oublie qu'on a le droit de penſer auſſi bien qu'Ariſtote, on ne penſe que d'après lui ; heureuſement il ſe fait une révolution, Conſtantinople eſt renverſée ; les Grecs ſe répandent ſur l'Italie, une nouvelle lumiere vient de briller, mais le regne d'Ariſtote reparoît encore ; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, une dépendance ſervile enchaîne tous les eſprits. L'homme eſt un prodige ; il ſemble craindre autant la liberté que l'eſclavage. Enfin dans le dix-ſeptieme ſiecle ſe préſente une nouvelle création. Un homme s'éleve, il dit, avec l'audace du génie, mon ſiecle attend de moi la lumiere qui doit l'éclairer, il faut que je rempliſſe ma deſtinée, il faut que je lui apprenne à ſentir un beſoin nouveau, celui de ne ſe rendre en toutes choſes qu'à l'évidence. Deſcartes a la gloire d'exécuter ſon projet, & la raiſon humaine exerce enfin ſes droits après un aſſoupiſſement prolongé pendant pluſieurs ſiecles. Si maintenant dans toutes les Sciences on s'occupe, Meſſieurs, à remon-

ter aux premiers principes ; ſi l'eſprit humain ſe tourmente, s'agite en tout ſens pour ſaiſir dans chaque objet le degré de vérité qui lui appartient, ſi le faſte des mots n'a plus le droit d'en impoſer, ſi, le priſme de l'expérience en main, on cherche à décompoſer les plus petits objets pour en faire ſortir de nouveaux traits de lumiere ; ſi, au lieu de ces hypothèſes enfantées dans le délire de l'imagination, on ne veut plus dans les ſciences naturelles qu'une chaîne de faits bien exacts, bien approfondis, il faut en convenir, Meſſieurs, cette maniere de procéder, ſi favorable aux progrès des Arts & des Sciences, eſt due toute entiere à l'eſprit philoſophique de Deſcartes, dont les influences ont heureuſement pénétré de tous côtés. Cet eſprit philoſophique ſemble s'être repoſé principalement ſur les différens corps littéraires, qui ont pour objet de leur étude les Sciences naturelles. La Faculté de Médecine a peut-être plus contribué qu'un autre à répandre cet eſprit philoſophique, ſemblable en quelque maniere à ces conducteurs électriques, qui propagent à des diſtances infinies l'action du fluide dont ils ſont chargés. Mais, Meſſieurs, dans le tableau général que je viens de tracer, je vais continuer à ſaiſir les traits particuliers qui ont

du rapport avec l'objet que je dois traiter.

Le jour brillant qui devoit éclairer l'horiſon des Lettres touchoit à peine à ſon aurore, & déja Guillaume de Salicet en Italie, Guy de Chauliac en France, s'étoient occupés utilement des moyens de rendre à la Chirurgie l'éclat dont elle méritoit de jouir. Il faut que la reconnoiſſance ſçache apprécier les travaux de ces deux hommes célèbres.

Guillaume de Salicet vit l'inſuffiſance des topiques dans les maladies chirurgicales : à l'imitation des Grecs & des Arabes, il oſa y porter le fer & le feu. On trouve dans les ouvrages de Guillaume de Salicet des remarques très-judicieuſes & très-intéreſſantes ſur les Plaies en général, & en particulier ſur celles des organes. On s'arrête avec plaiſir à la deſcription qu'il fait des croûtes lactées ; leurs caracteres diſtinctifs y ſont expoſés avec préciſion, & il détruit avec force le préjugé qui vouloit faire regarder les croûtes lactées comme une maladie ſacrée qu'il étoit dangereux de traiter, qu'il falloit même reſpecter ſous peine de mort.

Dans le tems que Guy de Chauliac parut, l'Art de la Chirurgie ſe réduiſoit à très-peu de choſe. Cinq Sectes s'étoient partagées l'exer-

cice de cette ſcience, & il faut entendre Guy de Chauliac apprécier le mérite de ces différentes Sectes. La premiere Secte, dit-il, étoit celle de Roger, de Rolland, & des quatre Maîtres qui alloient appliquans des cataplaſmes ſur toutes les plaies indiſtinctement, cherchans à procurer ſanie ou ſuppuration avec leurs bouillies ou paparots. La ſeconde étoit celle de Brunus & de Theodoricus, qui ne panſoient les plaies qu'avec le vin. Le troiſieme ne conſeilloit que des emplâtres doux, ou des onguens de cette eſpece. La quatrieme étoit celle des Chevaliers Teutoniques, qui avoient recours aux enchantemens, à l'huile, aux feuilles de choux. La cinquieme, continue toujours Guy de Chauliac, & je me ſers des expreſſions de l'Auteur, étoit celle des femmes & des idiots, qui remettent les malades de toutes maladies aux Saints tant ſeulement, & ſe ſuivent comme des grues, l'un diſant ce que l'autre a dit. Ce fut Guy de Chauliac qui tira la Chirurgie de cette eſpece d'enfance dans laquelle elle étoit tombée, & rétablit l'uſage des opérations indiquées par les Grecs, les Arabes, & par Paul d'Egine. Les ouvrages de Guy de Chauliac renferment des choſes excellentes, & ne méritent pas l'oubli dans lequel on les laiſſe enſevelis.

Un nouvel ordre de choſes vient me frapper dans ce moment. Le monde s'eſt aggrandi. Chriſtophe Colomb vient de découvrir l'Amérique. Cette découverte eſt achetée plus qu'elle ne vaut. Déja un poiſon affreux circule dans nos veines, les ſources de la vie ſont infectées, l'humanité va ſe détruire par l'acte même qui doit la renouveller. Heureuſement paroît un de ces génies bienfaiſans, tels que l'ordre des Médecins eſt accoutumé à en produire. Carpi voit les ravages de la maladie vénérienne s'étendre de tous côtés ; conduit par l'analogie, il eſſaie un nouveau remede ; a la gloire d'avoir trouvé le ſpécifique du mal vénérien dans le mercure, que l'ignorance, conduite par l'intérêt, a tourmenté depuis de mille manieres différentes. Carpi a été, ſans contredit, un des bienfaiteurs de l'humanité ; je cherche de tous côtés les monumens que la reconnoiſſance a dû lui élever. Que viens-je de dire, Meſſieurs ! le marbre & l'airain ne s'animent que pour ceux qui détruiſent l'humanité.

Le moment où la France devoit briller eſt enfin arrivé. Un Prince, à qui le malheur avoit imprimé un caractere de grandeur, un Prince, qui dans un moment où tout lui échappe, ſçait trouver dans ſon ame les reſſources dont il a

beſoin, un Prince qui voit les débris de ſa couronne épars, & qui ſe conſole parce que l'honneur eſt reſté enchaîné aux piés de ſon Trône preſque renverſé, François I, avoit ſenti que les Arts & les Sciences ſont le plus bel ornement d'un Royaume. Il avoit fondé un de ces Etabliſſemens qui ſont pour la Littérature ce que doivent être les Séminaires pour la Religion, c'eſt-à-dire, une école propre à faire germer le mérite & les talens. Déja les fruits de ce bel Etabliſſement ſe répandent de tous côtés, déja les Tagault, les Sylvius, les Gonthier, les Fernel, aſſurent à la Faculté de Médecine de Paris une prééminence que l'Italie ſeule étoit dans le cas de lui diſputer, & qu'elle ſembloit alors reconnoître; car Véſale, dont le nom fit une époque ſi brillante dans l'Hiſtoire de l'Anatomie, étoit venu ſe former ſous quelques-uns des hommes célèbres que je viens de nommer; les progrès de l'Anatomie ſemblent toujours régler ceux de la Chirurgie; cet Art utile vit pour lors ſe diſſiper les nuages qui le couvroient depuis ſi long-temps: *Scindit ſe nubes, claraque in luce refulſit;* & ce fut principalement aux Médecins de Paris qu'on dut une révolution ſi heureuſe. Auſſi Ambroiſe Paré, un des hommes dont le corps des Chirurgiens

puiſſe ſe faire le plus d'honneur, avoue-t-il avec reconnoiſſance qu'après Dieu il eſt redevable aux Médecins de tout ce qu'il ſçait dans ſon Art. Faut-il, Meſſieurs, prendre acte de l'aveu de ce grand homme? Eh! qu'avons-nous beſoin de ces titres anciens? Les faits dépoſent encore pour nous. D'ailleurs, je n'ai garde de ſoupçonner la bonne foi des ſucceſſeurs d'Ambroiſe Paré; & comme je compte ſur leurs lumieres, je compte également ſur leur droiture. Il n'y a gueres que la médiocrité qui ne ſe laiſſe pas arracher de pareils aveux; effrayée de ſon néant, elle trouve toujours dans la gloire d'autrui un poids qui l'accable.

Quel champ ai-je à parcourir, Meſſieurs, ſi je m'arrête à vous préſenter même en abrégé, ce qu'ont fait pour la Chirurgie les Médecins du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecle. Mais de même que dans les infiniment petits de la Peinture, dans ces miniatures délicates, où l'art du Peintre s'eſt épuiſé à raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible un nombre prodigieux de figures différentes, chaque figure ſemble n'être repréſentée que par un trait fin, délié, preſqu'imperceptible; ainſi, Meſſieurs, dans le tableau que je vais mettre ſous vos yeux, je ne ferai qu'effleurer les objets.

Hollier porta dans la Chirurgie ce coup d'œil qui le diſtinguoit dans la pratique de Médecine. Il eſt le premier qui nous ait donné une bonne matiere médicale externe. Ce qu'il dit ſur les abſcès & ſur la maniere de les ouvrir, mérite d'être conſulté.

Saporta a publié un Traité des tumeurs qui renferme d'excellentes obſervations.

Gourmelen ſe fit honneur, en publiant ſon *Sinopſis Chirurgiæ*. Ce Traité lui valut l'eſtime des Sçavans de ſon ſiecle & l'amitié d'Henri III. Il a donné un autre ouvrage qui fut traduit par Courtin, ſous le titre de Guide des Chirurgiens.

Joubert tira de l'oubli l'ouvrage de Guy de Chauliac, & l'enrichit de pluſieurs remarques très-importantes.

Rouſſet donna le premier un ouvrage *ex Profeſſo* ſur l'opération Céſarienne.

Guillemeau, que les Chirurgiens de Paris citeront toujours avec éloge, avoue que le Traité des plaies de la tête & de la poitrine, qui ſe trouve dans ſa Chirurgie, appartient en entier à M. Courtin, Médecin de cette Faculté.

Fabrice d'Aquapendente éclipſa preſque tous ceux qui avoient paru avant lui. Il réduiſit beaucoup les opérations Chirurgicales, fit voir

l'inutilité de certaines, diminua la douleur des autres. Par occaſion qu'il me ſoit permis de faire une remarque.

La vraie perfection de la Chirurgie ne conſiſte pas à étendre ſon domaine, à inventer de jour en jour de nouvelles opérations, mais bien à ſe circonſcrire elle-même dans les limites les plus reſſerrées, à ſe rendre inutile, s'il eſt poſſible. N'eſt-il pas certain, Meſſieurs, que ſi l'on doit beaucoup à celui qui le premier oſa porter le fer dans la veſſie pour en tirer la pierre, on devra encore plus à celui qui nous épargnera cette cruelle opération, en donnant les moyens de diſſoudre la pierre dans la veſſie. N'eſt-il pas également hors de doute qu'on oubliera volontiers l'opération de l'extraction de la cataracte, ſi on trouve jamais le ſecret de rendre au criſtallin la tranſparence qu'il a perdu. Fabrice d'Aquapendente bannit de la Chirurgie les brûlures au foie, à la ratte, à l'eſtomac; il ſubſtitua à ces opérations cruelles, inſuffiſantes & dangereuſes, des remedes plus faits pour réuſſir.

Fabrice de Hildan porta dans l'exercice de la Chirurgie les lumieres d'une expérience ſage & raiſonnée; on lui eſt redevable d'un grand nombre d'inſtrumens, auſſi utiles que bien imaginés. Ses réflexions ſur les atelles qu'on em-

ploie dans le traitement des fractures, ſont dignes d'un grand Praticien. Tous les Chirurgiens ſçavent la difficulté qu'il y a de traiter les fractures obliques de la cuiſſe. Pour réuſſir dans leur traitement, Fabrice de Hildan a imaginé une machine qui fait une extenſion plus ou moins grande, ſuivant le déplacement, & qui maintient les parties dans ce dégré d'extenſion, juſqu'à ce que la coalition des pieces ſoit faite. On doit à ce ſçavant Médecin de nous avoir fait connoître la hernie de la matrice, & les ſignes qui l'annoncent, ce que juſqu'alors on avoit révoqué en doute. Toutes ſes obſervations ſont, pour le Chirurgien qui les lit, autant de traits de lumiere propres à le diriger ſûrement dans les routes pénibles & obſcures de la pratique.

Céſar Magatus travailla beaucoup à ſimplifier la Chirurgie. Il s'éleva avec raiſon contre l'uſage des tentes & des plumaceaux qu'on introduiſoit dans les plaies. Il fait ſentir que c'eſt le moyen le plus ſûr de détruire l'ouvrage que la nature commence. Il veut qu'on n'ait recours aux plumaceaux & aux tentes que dans les cas où il s'agit d'extraire de la plaie quelque corps étranger, ou lorſqu'il faut retarder

la cicatrice d'une plaie qui eſt ancienne, & qui ſert d'égoût à quelque humeur morbifique. Ce ſage Médecin recommande auſſi aux Chirurgiens d'avoir l'attention de ne pas trop ſerrer les bandages ; nous voyons avec plaiſir que les bons praticiens ſe font un devoir de ſuivre les conſeils de Magatus.

Paul Zacchias fut l'étonnement de ſon ſiecle par l'étendue de ſes connoiſſances. Il étudia à fond la Médecine, la Théologie, la Juriſprudence, trois Sciences toutes ſurpriſes de ſe trouver enſemble. Son ouvrage des Queſtions médico-légales fait preuve de ſon ſçavoir en Anatomie & de ſes connoiſſances en Chirurgie.

Les ouvrages de Bartholin & de Tulpius ſont remplis d'obſervations chirurgicales ſi intéreſſantes, que ce ſeroit preſque faire l'aveu de ſon ignorance, que de s'annoncer pour ne les avoir pas lus.

Marchettis nous a appris que, dans le traitement des plaies, rien n'étoit ſi pernicieux que de faire des ſutures aux tendons & aux nerfs. Il a fait voir qu'on pouvoit guérir les plaies de la langue ſans avoir recours aux ſutures. Il a employé pour cet effet une eſpece de bandage fort ingénieux qu'on a imité depuis.

Un Médecin que toute l'Europe ſçavante

appelloit d'une voix le plus grand Anatomiſte de ſon ſiecle, un Médecin, qui, par le ſecret de ſes injections, réuſſit à faire perdre à la mort quelques-uns de ſes droits, le Docteur Ruiſch s'étoit fait dans la pratique des accouchemens une de ces réputations brillantes que le temps eſt forcé de reſpecter. Il avoit imaginé un inſtrument qui peut être repréſenté par une des branches du forceps. A l'aide de cet inſtrument, il terminoit, en peu de temps, les accouchemens qui ſembloient devoir être le déſeſpoir de l'art. La manœuvre que faiſoit dans ces cas le Docteur Ruiſch étoit ſi prompte, ſi facile, ſi heureuſe, qu'en faiſant diſparoître le mérite de la difficulté vaincue, elle enlevoit à l'Artiſte une partie de ſa gloire, ce qui, devant des yeux connoiſſeurs, lui en aſſuroit une autre encore d'un prix plus flatteur.

Duverney parut avec éclat dans un ſiecle de lumiere. Il publia un excellent ouvrage ſur les maladies des os. Ses remarques ſur les fractures du canal vertébral, ſur celles des os du baſſin, du fémur, méritent d'être lues avec attention. Je pourrois, Meſſieurs, faire honneur à Duverney du cours d'opérations qu'a publié Dionis. D'après les manuſcrits qu'on trouva à la mort du célebre Médecin, on eut la facilité

379

de s'assurer de la mémoire heureuse du Chirurgien. Mais Duverney n'est-il pas assez riche pour faire quelque perte sans s'appauvrir? & s'il étoit d'ailleurs permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirois que les Souverains qui n'ont que de petits Etats cherchent toujours à s'aggrandir aux dépens des autres.

On trouve dans la Chirurgie de Nuck divers points importans traités avec autant de sagacité que de profondeur. Nuck ne craint point de prescrire l'application du trépan sur la portion écailleuse de l'os temporal recouverte par le muscle crotaphite, lorsqu'on a lieu de croire que l'épanchement de sang s'est fait en cet endroit. Nuck s'est occupé d'une maniere particuliere des maladies de l'oreille, & il est singuliérement intéressant qu'un Médecin éclairé tourne ses vues de ce côté, les maladies de l'oreille sont toutes fort cruelles & malheureusement peu connues. N'a-t-on pas lieu de s'étonner que la structure de cet organe ayant été aussi bien développée, on ne connoisse cependant pas mieux le jeu, la fonction des différentes pieces qui le composent, & qu'on se doute à peine de la nature des dérangemens qui lui surviennent? C'est à Nuck qu'on est rede-

vable du cornet acouſtique dont on ſe ſert aujourd'hui. Ce Médecin a fait ſentir les inconvéniens qui réſultent de la ligature des arteres dans les amputations. Pour arrêter l'hémorragie, il recommande l'uſage du boviſta ou licoperdon. Dans nombre d'opérations, & ſurtout dans l'opération de la hernie étranglée, il veut qu'on tire parti de la facilité avec laquelle nos fibres peuvent s'étendre, ménageant toutefois cette extenſion, & s'arrêtant avant le point où on viendroit à les forcer. Ce principe a été ſaiſi par M. le Cat qui en a fait l'application à l'opération de la taille. M. le Blanc, Chirurgien d'Orléans, a propoſé depuis peu un inſtrument de ſon invention pour rendre dans l'opération de la hernie étranglée l'idée de Nuck d'une exécution plus facile.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences nous préſentent des obſervations très-intéreſſantes du célebre Littre ſur les hernies, ſur les anevriſmes, ſur les plaies du ventre, ſur l'hydropiſie. L'immortel hiſtorien de l'Académie des Sciences, ce Philoſophe aimable, qui ſçût donner tant d'eſprit à la raiſon, Fontenelle, rapporte dans l'éloge de ce ſçavant Médecin une obſervation qui prouve quelles étoient les reſſources du génie de Littre dans ces cas

épineux où la nature ſemble n'avoir plus qu'à accuſer l'impuiſſance de l'art.

Du fond de l'Allemagne ſort un Médecin qui va répandre un nouveau jour ſur l'art des accouchemens. Dewenter fit connoître le premier ce que pouvoit, pour augmenter les difficultés du travail de l'accouchement, la poſition vicieuſe, ou, ſi on aime mieux, l'obliquité de la matrice, il donna les moyens de ſurmonter ces difficultés; il fit appercevoir que cette obliquité de la matrice influoit ſur certaines maladies que les femmes éprouvent vers les derniers temps de leur groſſeſſe. L'ouvrage que Dewenter a publié fait époque dans l'art des accouchemens. On a cherché à affoiblir le mérite des découvertes de Dewenter, la raiſon ſeroit aſſez facile à trouver; une lumiere trop vive fatigue toujours des yeux malades.

La Chirurgie, cultivée par tous les grands hommes que je viens de nommer, avoit fait des progrès immenſes; mais les connoiſſances qu'on avoit acquiſes étoient ſemées dans divers ouvrages écrits en différentes langues, il falloit raſſembler ces différens traits de lumiere répandus de côté & d'autre, & n'en faire, pour ainſi dire, qu'un ſeul faiſceau. C'eſt ce qu'a exécuté ſi heureuſement le docteur Heiſter; ce

nom dispense de faire l'éloge d'un ouvrage dans lequel on trouve par-tout l'Ecrivain méthodique, le Praticien sage, le Médecin consommé dans toutes les parties de l'art de guérir.

Je viens d'ouvrir à vos regards, Messieurs, une galerie immense dans laquelle se trouvent rangés les portraits des Médecins célebres qui ont enrichi la Chirurgie de leurs découvertes. Seroit-il permis à la reconnoissance de placer dans cette galerie un tableau dont la vérité elle-même vient de mêler les couleurs ? Ce tableau représente un grouppe de génies qui se tiennent par la main ; aux différens attributs qui les caractérisent, on reconnoît le génie de l'Eloquence, celui de la Médecine, celui de l'Anatomie, celui de la Chirurgie. Ces génies soutiennent un buste couronné de fleurs qu'ils vont porter sur un autel élevé à l'Humanité. L'inscription du buste porte : *Au successeur des Hunaulds, des Winslows, des Ferreins.*

Jeunes éleves, la nature vous a-t-elle assez favorisé en vous faisant naître dans un tems où pour être grand, il ne faut, pour ainsi dire, qu'avoir envie de le devenir, les avenues des sciences ont été rendues si faciles ! Entrez-vous dans les routes pénibles de la pratique

de la Médecine ou de la Chirurgie, vous avez deux guides sûrs, l'expérience & le génie des grands hommes dont je vous ai exposé les travaux. Des sources intarrissables de connoissances jaillissent, pour ainsi dire, sous vos pas. Vous condamnerez-vous à être des Tantales, & verrez-vous fuir loin de vos lèvres le fleuve qui peut étancher votre soif. En portant vos pas vers cette école célebre, ne venez pas y chercher une décoration magnifique qui réponde à sa célébrité. La Faculté ne connoît qu'une seule maniere d'être riche ; c'est de l'être en grands hommes, semblable à cette Romaine qui se fit adorer par ses graces & ses vertus, & qui n'estimoit rien tant que l'honneur d'avoir été la mere des Gracches. Venez ici mettre à profit les dispositions que le Ciel a pu vous accorder ; je daterai mon bonheur du moment où j'aurai pu contribuer à vos progrès, du moment où je pourrai me rendre ce témoignage flatteur que ma parole n'est pas revenue vuide vers moi, mais a produit des fruits abondans.

APPROBATION.

Nous soussignés, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris,

avons examiné, par ordre de la Faculté, le Discours que M. Andry notre Confrere a prononcé dans nos Ecoles pour l'ouverture solemnelle du Cours de Chirurgie en langue Françoise. Les recherches exactes & les réflexions judicieuses que nous y avons remarquées, nous font juger que cet ouvrage est fort instructif, & d'autant plus intéressant, que l'Auteur, par un style vif, animé & toujours élégant, a sçu faire perdre à la dissertation le ton fatiguant de sécheresse qu'elle n'a que trop ordinairement. A Paris, ce 26 Janvier 1773. *Signé*, LE CLERC, ancien Professeur de Chirurgie en langue Françoise. BERTRAND, ancien Professeur des Ecoles, de Chirurgie en langue latine, & de matiere médicale. LE PREUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. GUENET, Professeur désigné de Chirurgie en langue Latine.

Le Mardi, 26 Janvier, la Faculté de Médecine assemblée a entendu le rapport de Messieurs les Commissaires qu'elle avoit nommés pour examiner le Discours de M. Andry notre Confrere, a approuvé cet ouvrage, & a cru qu'il convenoit de mettre le Public à portée d'en jouir par l'impression. A Paris, ce 26 Janvier 1773.

Signé, *LE THIEULLIER, Doyen.*